

Le Lac Saint-Jean

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

Volume 6, numéro 3, août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). Le Lac Saint-Jean. *Études françaises*, 6(3), 352–355.
<https://doi.org/10.7202/036458ar>

LE LAC SAINT-JEAN

Lecteur, je suis sur un plateau, à je ne sais combien de cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et de cette hauteur où je plane sur ma patrie encroûtée, tu m'apparais comme un maringouin. Je flotte dans la plénitude du calme et de l'espace. Il est vrai que ce n'est pas là absolument du nouveau ; en Canada il y a du calme, de l'espace et des plateaux tant qu'on en veut ; mais dans cette monotonie générale on trouve encore de temps à autre à varier la scène ; le fond reste le même ; c'est toujours des montagnes, des forêts infinies, des rivières et des lacs, mais le degré d'intérêt diminue ou augmente suivant l'histoire, la physiologie et l'avenir des lieux qu'on parcourt.

Cette fois, je me suis enfoncé dans une région intérieure, déjà célèbre quoiqu'à peine ouverte, quoique toujours négligée par les gouvernements *corrompus et corrupteurs* ; je suis à trente-cinq lieues du grand fleuve, dans la vallée féconde et dédaignée du Lac St. Jean, en compagnie d'un romain des premiers âges qui s'appelle Horace, et d'un *charretier*, autre romain, mais moins antique, qui s'appelle Néron. Le Bucéphale qui nous transporte est un latin de la décadence, qui a nom Rossus, ainsi baptisé, il y a seize ans déjà, par un collégien en vacance, très fort en thème, qui n'est jamais parvenu à la célébrité.

Il faut voir avec quelle méthode Rossus modère son allure ! Quand le tyran Néron le fouette, il jaillit, fait un bond unique et s'arrête court, puis reprend son train de route qui est celui d'un crapaud estropié. Cela donne le temps de faire des observations.

*

* *

Que l'homme est petit quand on le contemple du fond des vastes solitudes, au milieu de nuées de mouches, dont une seule suffit à lui donner la rage ! Les moustiques du Saguenay sont une race unique, indomptable, supérieure. Unies entre elles, par myriades de millions, elles affrontent tous les moyens de destruction connus. Elles ravagent et dévorent tout ce qui existe ; aucune peau d'animal n'est à leur épreuve. Pour les anéantir on dit des messes, mais cela ne suffit pas toujours ; on fait du feu, on enveloppe les maisons de fumée, on s'étouffe littéralement, mais sans jamais étouffer ces maudites petites bêtes, grosses comme des pointes d'aiguilles et que le vent emporte ainsi que des nuées invisibles. Ce ne sont ni des maringouins, ni des cousins, ni des brûlots ; c'est une espèce à part, presque microscopique, armée d'une pompe terrible et d'un appétit colossal.

Vues au microscope, elles sont d'une beauté ravissante ; ô perfidie des apparences ! Être si petit et si vorace ! Elles ont un dard plus long que leur corps tout entier, au bout duquel est une sorte de réservoir ou d'estomac ; elles en-

foncent ce dard dans les pores de la peau, à travers n'importe quelle peau, fût-ce celle d'un crocodile, arrivent jusqu'à la chair, la mordent et en arrachent un morceau qu'elles vont manger ensuite sur les piquets de clôture, ou sur les souches. Elles ne sucent pas le sang, elles mangent, de sorte qu'elles finiraient par avaler des corps d'hommes tout entiers, si on les laissait faire. Elles ne demandent pas mieux.

Dans les champs, sur les pauvres bêtes à cornes, les chevaux et les moutons, c'est une fureur. Pour les combattre, les moutons se tiennent ensemble, serrés les uns contre les autres, et ils courent droit devant eux afin de faire du vent. Les chevaux deviennent fous ; on les voit s'élançer dans des courses vertigineuses jusqu'aux limites des champs, puis revenir, tourner pendant des heures, blancs d'écume, ne s'arrêter que pour prendre haleine et s'élançer de nouveau, tout ensanglantés, aveuglés par la colère et la douleur. Quant aux bestiaux, ils passent la journée à chercher partout un souffle d'air, se précipitent dans le moindre vent, se battent les côtes sans relâche, se lèchent et se frottent incessamment, et, de guerre lasse, tombent épuisés sur l'herbe et se laissent dévorer. Alors, les horribles moustiques font rage ; elles entrent par centaines dans les oreilles, les yeux et à travers les poils des bêtes couvertes de sang ; elles s'y repaissent, se gonflent de chair et meurent en éclatant, frappées d'apoplexie.

Vous ne voyez rien, vous n'entendez aucun bourdonnement, et en moins de cinq minutes votre corps n'est qu'une suite de boursoufflures brûlantes ; c'est la trahison organisée, savante, impitoyable. Rien ne saurait vous protéger ; les mouches passent à travers votre chapeau et entrent jusque dans vos bottes ; vous avez une moustiquaire ? Elles la dévorent ou la déchirent, et arrivent jusqu'à vous dans votre sommeil confiant. Le plus horrible, c'est qu'on aggrave soi-même et que l'on complète l'œuvre de ces odieuses bêtes : la démangeaison est irrésistible ; on se déchire après avoir été mordu, et l'on se met la plaie à vif, absolument comme celui qui, dans sa douleur aveugle, arrache le fer

de sa blessure béante en arrachant avec lui des lambeaux de sa propre chair.

J'ai vu de pauvres vaches, la queue toute épilée, sèche et rude comme une queue de tortue à force de s'en être fouetté les flancs ; j'ai vu des chiens tellement éreintés, morfondus par leur lutte avec les moustiques que, pour aboyer aux voitures qui passaient, ils étaient obligés de s'appuyer sur les clôtures, et qu'à peine ouvraient-ils la gueule qu'une nuée de brûlots s'y engouffraient comme au lit d'un ravin se précipitent les sables ardents.

Partout où les animaux des champs se réunissent, on fait un grand feu, de même que lorsqu'il faut aller traire les vaches. Toute action extérieure est impossible ; on ne peut aller pêcher dans les lacs innombrables et poissonneux de cette région sans se voir, en deux ou trois minutes, les mains gonflées sous les piqûres de ces monstres atomiques que rien n'éloigne, que rien n'arrête ni ne diminue. Ils sont surtout friands de sang étranger. Ô dieux de mes pères ! que j'en ai laissé de pâture artérielle dans les pompes de ces acharnés invisibles ! J'en tremble encore de colère et de faiblesse ; ils m'ont sucé jusqu'à l'imagination, et je les sens à cette heure, même en souvenir, comme s'il me passait un orage de feu entre la chair et la peau.